

LA FIN DES SILENCES

par Sophie Liebman,
enseignante



Sophie Liebman, enseignante et auteure d'un mémoire sur la problématique des sanitaires à l'école, le sait: prendre la parole, c'est s'exposer. C'est prendre le risque d'énoncer des propos qui ne plairont peut-être pas à tout le monde. Ou qui choqueront. Mais c'est, aussi, inviter l'autre à partager sa démarche, à débroussailler ensemble. A partir du sens des mots, en allant de la philosophie à la sociologie et en passant par la psychologie et la pédagogie, voici les chemins qu'elle propose de parcourir ...

Alors que le corps est l'objet d'un discours permanent dans les médias, dans la publicité, qu'il s'affiche partout sur les murs de nos villes, il semble passer sous silence dans le monde scolaire. Bien sûr, ce corps de la publicité n'est pas celui de la réalité : il est toujours jeune, mince, bronzé, glabre... Bref, parfait. Mais ce n'est pas celui de la vie courante. Et, en réalité, malgré la levée de quelques réticences et la tenue d'un discours en apparence plus libéré, la société occidentale ne paraît en mesure de lui reconnaître ni ses fonctions fondamentales ni son registre pulsionnel.

Certains auteurs affirment même que la modernité fait passer pour libération des corps ce qui n'est qu'éloge d'un corps sain, élancé, hygiénique, éternellement jeune. Selon eux, cette libération ne sera réellement effective que lorsque l'obsession du corps, telle qu'elle se manifeste aujourd'hui, aura disparu. En effet, face à l'effondrement des idéologies, au doute grandissant à propos des certitudes de la science, dans nos sociétés en plein désarroi, il est à la fois source de mépris et de narcissisme, le lieu d'une violence sociale collective et le lieu d'une violence individuelle psychique (qu'on pense au jogging, aux régimes alimentaires tyranniques qui rythment nos vies, au body-building, aux salles de fitness, etc.).

Ainsi, malgré la tenue d'un discours apparemment libéré, la socialisation des manifestations corporelles se fait toujours sur le mode du refoulement dans la vie publique.

Explication de maux

Pour tenter de comprendre ce qu'évoque, provoque, incite à penser ou à refouler le mot "corps" dans notre monde occidental et, bien sûr à l'école, il me semble indispensable de conduire une brève analyse sémantique.

Sans détailler les différentes acceptions du mot "corps", je vais reprendre simplement celle qui renvoie au concept de la matière et, implicitement, à l'analité, et celle qui s'organise autour de la mort.

Ce terme désigne tout autant l'organisme vivant que le corps inanimé, le corps humain après la mort, l'objet de l'anatomie et toute substance matérielle.

D'emblée, on imagine facilement le malaise que provoquent les sens qui renvoient à l'analité et à la mort, même si cela se situe généralement à un niveau inconscient.

Étymologiquement, ce mot est issu du latin *corpus*, vers 881. Dès l'origine, signale Alain Rey⁵, le mot corps est interprété dans l'opposition "corps-âme", "corps-esprit". Dans un contexte culturel catholique, le français glisse aussitôt vers des locutions dépréciatives telles que "*diable au corps*".

En premier lieu, vient le renvoi du mot "corps" à l'analité. Nous savons pertinemment combien tout ce qui touche de près ou de loin à cette *matière* s'avère particulièrement délicat et explosif.

Les choses commencent à évoluer, la littérature pour enfants aborde depuis peu ce thème⁶, bien qu'il s'agisse toujours d'un tabou majeur. Les enfants, dans leur immense majorité, considèrent les mots "pipi" et "caca" comme des "mots sales", à prononcer en cachette, exclusivement entre eux, ou comme des insultes, des termes directement provocants. De leur côté, certains parents enjoignent leurs enfants à prononcer "les gros mots aux toilettes"⁷. Je connais personnellement un papa qui interdisait à ses filles le mot "culotte", que l'une d'elles avait judicieusement remplacé dans les conversations familiales par l'expression "mon vilain mot". Elle cherchait par exemple "son vilain mot", égaré dans la salle de bain.

Quant à l'acceptation du mot "corps" autour de la mort, les choses y apparaissent encore plus clairement : l'évocation de la mort semble difficilement supportable à notre monde occidental actuel. La mort est généralement refoulée hors du champ social, individus ou acteurs institutionnels se comportant comme si un accord tacite interdisait à chacun d'y penser, d'aborder le sujet. Grosso modo, depuis les années 1960-1970, ce rejet de la mort est assimilé pour beaucoup à la négation d'un aspect fondamental de la vie. Il correspond, entre autres, à ce que l'on croit être la représentation sociale dominante d'un corps physique éternellement jeune et en bonne santé, notamment dans les médias. Ce refus du vieillissement, de la dégradation, et de son accomplissement inexorable fait que la mort semble au mieux "invisible", au pire dérangeante et inacceptable.

Finalement, il n'est pas tellement étonnant de trouver sous la plume de Michel Foucault le témoignage suivant : "le corps, ce n'était rien du tout, le corps, c'était le mal, le corps, c'était ce qu'on faisait couvrir, le corps, ce dont on apprenait à avoir honte"⁸.

Pour conclure sur ce point, l'éclairage apporté par cette analyse contribue à mieux cerner comment et pourquoi le corps et ses excréments constituent encore et toujours un sujet tabou dans notre univers occidental. "Lorsque nous réfléchissons sur la place du corps en Occident, c'est souvent", ainsi que le déplorait Sartre, "pour le faire sur sa place 'en tant que silence'(...)".

Enfin, si on se penche sur l'histoire du corps, de l'éducation et de l'école, on peut résumer la considération que toutes les civilisations occidentales portent au corps par le mépris, le dressage, la maîtrise du corps et de ses pulsions. Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, on observe la domination de l'esprit sur le corps et combien cette

5 Rey, A. (2006) "Dictionnaire historique de la langue française", Editions Le Robert-Sejer, Paris, p.899-900.

6 Amant, K. (2005) "Sur le grand WC", Editions Mijade, Namur; Jadoul, E. (2003) "Tout le monde y va", Editions Casterman, Paris; Willems, M. (2005) "L'heure du pipi", Editions Ecole des Loisirs, Paris; Holzwarth, W et Erlbruc, W. (1993) "De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête", Editions Milan.

7 Interview de Roger Dadoun sur France Inter, septembre 2008.

8 Foucault, M. (1978) "Dits et écrits", Editions Gallimard, Paris, 1978, Tome III, p.587.

domination marque de manière irréductible la façon dont nous vivons, ici en Occident, notre rapport au corps. Et, bien sûr, l'école ne fait pas exception à la règle.

Un sujet trivial?

J'ai choisi d'entreprendre une recherche universitaire sur la place du corps à l'école à travers une porte d'entrée, celle des toilettes.

A première vue, ce sujet semble bien trivial : chacun peut être légitimement appelé à se demander quel en est l'intérêt. Face à l'urgence de trouver des solutions à l'échec scolaire qui interpelle tous les pédagogues, face au niveau des élèves et de leurs résultats qui baissent irrémédiablement selon les enseignants, face aux enquêtes internationales qui classent si mal nos écoles etc., il pourrait ne pas sembler impératif de soulever une problématique comme celle des toilettes scolaires. Cela pourrait paraître dérisoire et, pourquoi pas, choquant aux yeux de certains, par rapport à d'autres priorités.

"Ce qu'on tait m'a toujours paru plus important", écrivait Sollers dans un article consacré aux lieux d'aisance⁹. Pourquoi ignorer, repousser le "sale" et l'innommable de notre réflexion? Alors que l'idéologie actuelle nous incite de plus en plus à croire à la primauté du corps, il y aurait un interdit de penser les états et les pratiques du corps, à première vue sans dignité ni épaisseur particulière. De surcroît, ajoutait l'écrivain, "sous le regard de la critique ne sauraient défiler que certains gestes et certains actes : les grands, les purs, les beaux, les admirables. Ecartés les sales et les abjects. De quelle valeur s'autoriseraient-ils pour imposer leur présence à nos consciences critiques sourcilleuses et accéder ainsi à la dignité d'objets intellectuellement reconnus? Penser les pratiques qui permettent de surmonter la saleté, la pourriture, les mauvaises odeurs (...), serait-ce donc se complaire dans le trivial?"¹⁰.

Si nous sommes ici, si nous avons pris le temps de nous rassembler, c'est qu'il n'est pas tout à fait illégitime de soulever un coin du voile du tabou qui pèse encore sur la vie des élèves, à savoir que nombre d'entre eux se retiennent d'aller aux toilettes toute la journée pour un certain nombre de raisons que nous pourrions détailler ensemble.

Votre présence atteste sans aucun doute de toute l'importance de la question du corps à l'école que pour ma part, j'aborde par celle des toilettes.

Les grands silences

Rares étaient les enfants qui parlaient ou se plaignaient à la maison des conditions sanitaires qui leur étaient imposées à l'école. La majorité d'entre eux n'osait pas braver le tabou exercé sur ce qui touche au corps. Quand on les interroge sur les toilettes scolaires, certains disent encore que ce n'est pas très important, qu'ils sont à l'école pour apprendre, et que le problème des toilettes les concerne peu.

En réalité, ils n'osent pas évoquer un sujet aussi "inconvenant". Ils savent inconsciemment qu'on ne parle pas de ces "choses-là", et ils ont parfaitement intégré le fait que "le corps ne suscite que silence dans l'univers scolaire"! Cependant, on peut facilement imaginer que l'énergie nécessaire pour se retenir toute une journée a des retentissements sur leur bien-être, sur leur concentration et sur leurs performances au travail.

⁹ Sollers, Ph. (1963) "L'intermédiaire", Editions du Seuil, Paris, p.30.

¹⁰ Ibidem, p.7

Le corps comme objet de savoir pourrait être interrogé à l'école : la curiosité naturelle des enfants à son égard peut-elle y trouver une place légitime ? En pleine construction identitaire, les questions des élèves au sujet du corps doivent-elles être réprimées, tolérées, contenues, encouragées par l'institution, lorsqu'ils lui manifestent de l'intérêt en dehors du cours de biologie, en particulier dans les toilettes ?

De nombreux enseignants se montrent fort répressifs lorsque des élèves, même en maternelle, passent à l'acte. En réalité, rien n'a préparé les professeurs, à vivre mieux leur corps et la sexualité que la plupart des adultes et des parents de leurs élèves... alors qu'ils doivent faire face au regard, à l'interrogation, au jugement, voire à la provocation des enfants et des adolescents qui les renvoient parfois durement à eux-mêmes, qu'il s'agisse d'écoliers, de lycéens ou de petits du jardin d'enfants.

Le déni en héritage

Je pense qu'il est très important d'aborder les conséquences physiques et psychiques que constituent sur les enfants le fait de se retenir, l'image qu'ils se forgent de leur corps et les représentations qu'ils se font de leurs besoins fondamentaux, ce que cela véhicule. Et, finalement, quel état d'esprit, quelle philosophie de la vie nous leur transmettons par le déni que nous accordons à leurs besoins corporels. Voilà l'angle par lequel j'approche personnellement la question du corps à l'école.

"J'avais 6 ans et j'avais pissé dans mon pantalon. L'instituteur, s'apercevant de la mare d'urine à mes pieds, m'obligea à enlever mon pantalon et mon slip mouillés, et ma punition fut d'aller au coin, les mains sur la tête, cul nu", (Cyril Henno, terminale G2, 1990). Quand Cyril raconte, sa voix tremble. Pourtant ce n'est pas le genre timide... Je ne sais pas ce dont il se souvient de son cours préparatoire, maintenant qu'il est arrivé en terminale : mais cela, il le gardera toute sa vie. Il ne l'a jamais raconté à ses parents, ni à personne d'autre... avant ce cours de philosophie où l'on peut, parfois, prendre le risque de parler et d'écrire dans une relative sécurité¹¹.

"Sébastien explique qu'il est très constipé, qu'il se retient au maximum et salit ses slips par engorgement, parce que, dit-il, il n'est pas tranquille aux toilettes. Il ne peut pas aller à la selle à l'école, sauf pendant les cours, quand il est sûr que les élèves ne viendront pas le déranger, l'embêter... Il ne peut pas aller aux WC ailleurs qu'à la maison"¹².

Le poids de la surveillance

La conception panoptique¹³, c'est-à-dire le souci de surveiller, de contrôler absolument tout ce qui se passe dans les WC, a guidé la conception architecturale des lieux. "A partir du XIXème siècle, dans les établissements scolaires, les latrines ont bénéficié d'une attention très particulière : elles se devaient d'être conçues pour que les élèves y séjournent un minimum de temps. La hantise des pratiques sexuelles, et spécialement la peur de la masturbation qui obsédait l'époque, guidaient les autorités administratives et médicales. Elles ne pouvaient être envisagées comme des lieux accueillants : 'Qu'elles soient puantes, c'est tant mieux : les élèves y resteront moins longtemps. Chaque 'loge' devait être séparée de sa voisine par une cloison de plâtre

11 Defrance, B. (1996) "Sanctions et discipline à l'école", Editions Syros, Paris, p.24.

12 Neuburger, R. (2000) "Les territoires de l'intime", Editions Emile Jacob, Paris, p.132.

13 Dans un bâtiment panoptique (pénitentiaire, hospitalier, etc.), un point d'observation interne permet d'embrasser du regard tout l'intérieur (d'après la définition du Larousse).

montant du sol à la charpente et la porte était coupée en haut et en bas pour que l'on puisse voir la tête et les pieds des élèves afin de les surveiller"¹⁴.

Evidemment, nous ne sommes plus au XIX^{ème} siècle. Malgré tout, rien n'a beaucoup changé en matière de WC scolaires : la localisation, la vétusté des lieux et des installations, l'inadaptation de la taille des cuvettes à la taille des enfants, l'absence de planche, de papier, de fermeture, de lumière, d'intimité ; la saleté, les mauvaises odeurs, la réglementation de la fréquentation sont, parmi de nombreux points, quelques exemples qui empoisonnent littéralement la vie des élèves. Sans même parler de l'irrespect des normes légales en matière de nombre de WC par établissement.

Entre malaise et colère

Il ne s'agit pas non plus de pêcher dans l'angélisme : les enfants ont une part de responsabilité dans l'aspect repoussant des toilettes. Certains d'entre eux salissent certainement malencontreusement les planches car leur taille ne correspond pas à la hauteur des cuvettes. De plus, ils ont rarement à leur disposition des brosses qui leur permettraient de nettoyer ce qu'ils ont sali. Mais le feraient-ils pour autant ? En revanche, un certain nombre d'entre eux expriment leur malaise, leur colère, leur souffrance en se soulageant dans les toilettes directement contre l'école.

Vous vous en doutez : les apprentissages ne sont bien sûr pas toujours une partie de plaisir ! Les matières sont parfois difficiles, rebutantes. Les enfants ont souvent peur de passer pour ridicules aux yeux de leurs pairs. Les enseignants sont parfois maladroits et les sentiments d'humiliation, d'injustice, de mépris, facilement ressentis. Les malentendus sont fréquents dans les relations humaines et, dans la mesure où les toilettes constituent le seul endroit de l'école qui échappe au contrôle social, il est tentant d'y exprimer l'inexprimable !

Pour le dire moins élégamment et plus crûment, certains élèves "chient sur l'école" aux toilettes.

Un lieu de socialisation comme les autres

L'école est bien sûr l'endroit où se transmettent les savoirs, mais elle est aussi, par excellence, celui où se travaille, se construit, pas à pas, la socialisation des individus. Apprendre à vivre ensemble, cela signifie apprendre à vivre en collectivité, accepter de côtoyer des personnes que l'on n'apprécie pas particulièrement mais, aussi, apprendre à partager des lieux, à être des usagers des mêmes objets. Or les toilettes font partie de ces lieux à respecter.

Il ne s'agit évidemment pas pour les enseignants d'apprendre la propreté aux enfants, c'est une tâche clairement dévolue aux parents. Mais considérer les WC comme un objet de socialisation parmi d'autres où existent et s'imposent des règles de savoir-vivre peut contribuer à faire des toilettes l'objet d'un apprentissage.

Des règles peuvent être établies ensemble, en classe, en partenariat avec les élèves, puisqu'ils en sont les principaux usagers. Afin que chacun se sente respecté et, du même coup, se sente appelé à respecter lui-même le règlement et les lieux.

On peut, par exemple, décider de commun accord à quels moments les élèves peuvent quitter la classe, et de quelle manière se formule la demande. On peut imaginer des systèmes institutionnalisés où il n'est pas

¹⁴ Guerrand, R.H. (1986) "Les lieux, histoire des commodités", Editions La Découverte, Paris, p.86.

nécessaire d'obtenir une autorisation, mais où chacun sait qu'il a le droit d'aller aux toilettes sans permission, sans exposer à tous sa requête et sans déranger le déroulement des cours.

Un lieu de solitude et un miroir

Lorsqu'ils élaborent les règlements, les enseignants ne doivent pas ignorer que certains enfants ne peuvent accepter l'idée de profiter des récréations pour se rendre aux WC, car ils ont besoin de solitude pour y être à l'aise. De nombreux enseignants refusent l'accès aux toilettes lorsque sonne la fin de la récréation, en justifiant leur refus par le fait que le temps imparti est dépassé. Mais lorsqu'ils négocient ces règlements et les temps de fréquentation des toilettes avec les enfants, il paraît indispensable de penser au respect de l'intimité des plus pudiques d'entre eux.

Hier et demain...

En conclusion, le corps est devenu un produit de consommation et de performances de toutes sortes, un objet à dominer, à conquérir, à dresser. Les manifestations du corps sont toujours refoulées et l'école, représentative de la société, n'y échappe pas. Héritière de traditions très anciennes, sa conception panoptique des toilettes n'a jamais été remise en question.

Pour de nombreux auteurs, dans l'univers scolaire, le corps ne suscite que silence, et les textes pédagogiques en font rarement mention. Pourtant, quotidiennement, une vingtaine de corps sont confinés dans un espace restreint et "c'est là qu'ils semblent le plus absents : la salle classe est en quelque sorte pleine de corps clandestins!"¹⁵.

L'éducation ne tient pas en une définition unique, mais résulte des mouvements sociaux, politiques, philosophiques qui structurent chaque époque. Eduquer le corps, c'est tendre vers un but, c'est transmettre une éthique, des valeurs, un patrimoine intellectuel.

L'attention, le soin que l'on accorde aux besoins fondamentaux et au confort des élèves, en particulier dans les toilettes scolaires, traduisent un véritable état d'esprit : respect ou mépris. Dès lors, l'éducation physique ne concerne pas seulement le corps.

Elle nous concerne tous, enfants, parents, éducateurs, enseignants et responsables politiques !

"Il n'est pas tout à fait illégitime de soulever un coin du voile du tabou qui pèse encore sur la vie des élèves, à savoir que nombre d'entre eux se retiennent d'aller aux toilettes toute la journée".

15 Chobaux, J. (1994) "Corps et relation enseignante", in *Savoir, Education, Formation*, Editions Sirey, Paris, n°2, p.251.